LA NOBLESSE AMÉRICAINE.

Par les renseignements généalogiques donnés sur la famille Read, à l'occasion du mariage de la fille de l'ancien ministre des Etats-Unis à Paris avec le comte de Foras, on a vu, peut-être avec une certaine surprise, tant la grande société américaine est peu connue en France, que la charmante comtesse n'est pas de moins bonne maison que son époux, et que la noblesse des Meredith Read ne le cède en rien à celle des Foras.

Et les Read ne sont pas une exception aux Etats-Unis, ce n'est point une famille isolée, car il y existe, au contraire, une vieille aristocratie, jalouse de ses annales, et où l'on retrouve, respectées et religieusement suivies, toutes les traditions des plus nobles maisons d'Angleterre, dont elle descend. C'est là-bas, de l'autre côté de l'Océan, dit une feuille parisienne, à deux mille lieues de la patrie d'origine, d'une classe à part, hospitalière, généreuse, érudite, distinguée, fidèle aux gloires du passé; comme la noblesse française, dévouée aux choses du pays, remplie de patriotisme, et où, en haussant les épaules, on sourit un peu du luxe, de l'ostentation et des excentricités des parvenus.

Notre éminent maître M. Paul Bourget, qui a si merveilleusement peint les triomphes de l'industrie américaine, ses forces colossales, son incalculable puissance et les mœurs de certains milieux, aurait pu faire des études plus curieuses encore sur l'aristocratie des Etats-Unis. Mais ce n'est ni à New-York, ni à Chicago, ni même à Newport, l'élégante station balnéaire, qu'il pouvait la rencontrer. Pour être en contact avec elle, qui eût été si heureuse de le recevoir, il lui aurait fallu visiter Philadelphie, Boston, Washington et surtout la Nouvelle-Orléans.

Il aurait pu alors admirer, dans les hôtels et les châteaux des vieilles familles d'Amérique, du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique, les portraits d'ancêtres qu'il s'étonne de ne pas avoir aperçus dans les cottages de Newport qui sont habités, pendant la *season*, par les représentants de cette noblesse. Je ne sache pas cependant que les propriétaires titrés des villas de Trouville ou de Deauville y fassent transporter, pour l'été, les portraits de leurs aïeux. Les Américains ne voyagent pas davantage avec leurs ancêtres, si admirable qu'ils trouvent, ce n'est pas douteux, le dévouement d'Enée s'enfuyant de Troie avec son père Anchise sur les épaules et ses dieux larres sous les bras.

Pour me servir d'une figure qu'employait devant moi un Américain: New-York et Newport ne sont à la vieille civilisation des Etats-Unis que ce qu'est une frange brillante à un ancien cachemire d'un tissu précieux.

Cela s'explique. New-York renferme une nombreuse population étrangère et flottante; l'élément commerçant y domine; il s'y fait et s'y défait en un temps invraisemblablement court, des fortunes considérables, et tel homme commun, sans éducation, qui a en juste le temps de devenir millionnaire, n'a pas encore eu le loisir, si tant est même qu'il y ait jamais songé, de s'initier aux plus simples usages du monde.

Or, le Newport moderne est une dépendance de New-York. C'est pourquoi l'on y rencontre, auprès des plus aristocratiques familles américaines, qui ont là leurs "cottages" depuis plus d'un siècle, les rois de l'argent dans leurs palais de marbre construits d'hier.

Avant l'existence de "Bellevue-Avenue", quartier des milliardaires, Newport exhalait un parfum du vieux monde; on y respirait une atmosphère remplie des traditions de relations constantes avec l'Europe. Ses rues portaient des noms appartenant au commencement du siècle dernier et qui rappelaient des jours glorieux. On y parlait une langue que la brillante société actuelle comprendrait à peine.

Aujourd'hui, c'est dans l'intérieur des Etats-Unis qu'il faut aller étudier le passé et retrouver les descendants de ces nobles familles qui ont traversé l'Océan, il y a plus de deux cents ans, pour suivre en toute liberté, dans un pays libre, la foi de leurs pères.

* * *

Ces dignes fils des exilés volontaires de jadis tiennent grand état de maison; ils reçoivent luxueusement, et c'est dans de merveilleuses vaisselles historiques que sont servis leurs hôtes. Personne ne possède de plus beaux équipages ni de plus superbes attelages. Ils sont aussi fiers de leur race, de sa culture intellectuelle et de ses services rendus au pays, que l'est le représentant de la plus illustre famille de la Chambre des lords en Angleterre.

A l'étranger, ils se mêlent aux plus hautes classes avec un légitime sentiment de parfaite égalité. Anglo-Saxons d'origine, ils ont ajouté aux solides qualités de leurs ancêtres l'amour des raffinements exquis de la civilisation moderne, et c'est par cela même qu'ils nous sont plus sympathiques, à nous Français, et qu'ils nous comprennent mieux que nul autre peuple.

Et elles sont nombreuses ces vieilles familles des Etats-Unis dont les aïeux ont joué un grand rôle dans l'histoire d'Angleterre.

Après les Read que, maintenant, Paris connaît mieux, ce sont, ici, les descendants de William Bradford, l'illustre auteur de l'histoire de Plymouth, en 1620; là, ceux de John Winthrop, seigneur de Groton, dans le Suffolk, ancêtre de lord Lyons, qui fut ambassadeur d'Angleterre en France; puis des Lancey, huguenots français de Normandie, vicomtes de Laval et de Nouvion.

Les Montgomery de Philadelphie sont une branche des Montgomery d'Angleterre, comtes d'Eglington et Winton, dont la noblesse remonte à Guillaume le Conquérant. Le duc actuel de Portland a pour ancêtre John Cadwalader, dont les descendants occupent encore aujourd'hui une haute position sociale dans l'Etat de Pennsylvanie.

Au Maryland, on trouve les Carroll, dont les petites filles sont devenues, l'une la femme du marquis de Welleslay, vice-roi d'Irlande; l'autre, duchesse de Leeds la troisième, lady Stafford. Et deux autres charmantes jeunes filles de la même maison s'appellent comtesse de Kergorlay et baronne Louis de La Grange.

Citons encore la famille de Fairfax, représentée en Virginie par John Conty Fairfax, onzième baron de Fairfax de Cameron, en Ecosse; la famille Lee, l'une des plus anciennes d'Angleterre. L'un de ses membres, le colonel Richard Lee, conseiller privé de Charles Ier, vint s'établir également en Virginie, dans les dernières années du règne de ce malheureux Roi, et il eut pour descendants d'illustres hommes d'Etat et de célèbres généraux.

Enfin, pour abréger cette énumération, bien incomplète, car il me faudrait des pages entières pour n'omettre aucun grand nom, je ne dois pas oublier les Washington, auxquels les Lee se sont alliés par les Fairfax. La noblesse des Washington remonte à plus de six cents ans. Ils descendent des Read et appartenaient comme eux au parti des Cavaliers.

Dans ce monde aristocratique des Etats-Unis, qui réunit aux qualités de sa race d'origine les meilleures qualités de la race latine, les femmes semblent tout particulièrement douées. Elles y sont des modèles de mères, d'épouses, de jeunes filles, toujours prêtes aux plus nobles tâches, aux plus grands sacrifices, pour venir en aide aux malheureux, cela sans bruit, sans ostentation, en chrétiennes. En réalité, la femme américaine, non pas seulement celle qui appartient à l'aristocratie, mais aussi la grande majorité des autres, est digne des plus nobles filles de France, auxquelles la rattachent tant de liens de cœur, d'éducation, de famille et de religion.

Si on ne jugeait l'Américaine que par quelques-unes de celles que l'on rencontre dans les grands centres industriels, où la fièvre de la lutte pour la vie, la fortune et les ruines trop rapides, les facilités du mariage, du divorce, nuisent à la constitution sérieuse de la famille, seul vrai foyer des vertus féminines, on ressemblerait à l'Anglais du *Voyage sentimental* qui, pour avoir aperçu, en débarquant à Calais, une femme rousse, s'imaginait que toutes les Françaises avaient les cheveux de cette couleur-là.

NOTES MONDAINES

Rendre agréable le devoir n'est pas toujours chose facile, et c'est pourtant à quoi sont arrivées Mme A. Schreiber et Mlle Anna Forstall, qui sont les inspiratrices d'une des œuvres les plus louables qui soient: celle de vêtir les orphelins. Chaque semaine (le lundi), Mme Schreiber réunit à une partie de Euchre, où l'on s'amuse beaucoup, un grand nombre de dames et de demoiselles qui, heureuses d'être appelées à co-opérer à cette belle œuvre, s'empressent de remettre à son organisatrice leur obole, que représente la modique somme de cinquante sous. Ces contributions sont consacrées à l'achat de draps que deux jours plus tard ces mêmes dames, sous la direction de Mme Schreiber, convertissent en chaudes pèlerines destinées à préserver des rigueurs de l'hiver, toujours si cruel pour les malheureux, les petites filles de l'Asile St Vincent. Parmi celles qui étaient de la classe de couture mercredi dernier, citons Mmes Raoul Dupré, H. Naglé, Mlles Claudia Guinault, Bertha et Lulu Hall, Jeanne Chalaron, Eugénie Herri, Anna Forstall et autres.

La réunion des membres du Quarante Club a eu lieu hier à deux heures chez Mme H. D. Forsythe.

M. et Mme D. W. Strong sont arrivés de New-York, samedi

Mlle Dora Labouisse ne sera pas de retour de Brookline, Mass., avant la fin de l'année.

M. et Mme John Hanson Kennard sont actuellement à Atlanta.

Mlle Louise Wills partira prochainement pour Norfolk, Vie, où l'attend sa sœur Mme Mme George Billups; c'est avec regret que les amis de Mlle Wills apprennent qu'elle y passera l'hiver.

Bien que les détails en aient déjà été donnés nous ne pouvons résister au désir de dire quelques mots de la fête de bienfaisance donnée par la société des Dames Hospitalières, samedi dernier. Cette fête si brillante où ravissantes fleurs et minois charmants se confondaient s'est prolongée bien avant dans la nuit et a obtenu un succès qui a dépassé toutes les espérances, laissant un bon de plusieurs centaines de piastres, ce qui est très appréciable; aussi, la satisfaction des organisatrices de la fête n'est-elle égalée que par leur reconnaissance, car il importe que l'on sache que les mets succulents, les admirables fleurs et mille autres choses dont nous n'avons pas gardé la mémoire sont autant de dons de personnes généreuses qui ont fait l'accueil le plus bienveillant aux deux dames chargées de solliciter et leur ont rendu douce la tâche, parfois si ardue qui leur incombait.

Aux dames qui ont aidé aux tables et à tous ceux qui ont contribué à la réussite de l'entreprise vont les remerciements des Dames Hospitalières.

C'est avec plaisir que l'on reverra Mme W. B. Shattuck, qui est l'invitée de Mme John P. Richardson, et restera avec elle une partie de l'hiver.

M. et Mme Peter Hellwege, Jr., sont de retour de Waveland.

M. D. Holt a fait un séjour de courte durée à Camden, Miss., la semaine dernière.

Mlle Ada Richardson est en visite chez des amis, à Richmond, Vie.

M. et Mme Elmore Dufour, qui sont actuellement à Atlanta, y resteront encore quelques jours.

Mme A. W. Smythe et sa fille, Mlle Arthémise, sont attendues d'Irlande, où elles habitaient depuis environ deux ans.

Mlle Lena Jackson, venant d'Atlanta, Geo., est arrivée à Charleston, où elle passera quelque temps chez Mme Charles Matthews.

Un Euchre Party sera donné chez Mlle Lucia Ballard, mardi prochain.

M. et Mme William Van Phul, arrivés récemment, sont installés à l'Hôte Royal.

M. J. G. Oxnard, de New York, est à l'Hôtel Cosmopolitain.

Les demoiselles Butler, de St-Louis, étaient de passage ici, la semaine dernière.

Le mariage de Mlle Mary Whitnell Ballard et de M. Alen Tupper sera célébré, mardi prochain, en la résidence des parents de la mariée.

Le Dr Hale, qui a fait un séjour de plusieurs semaines à Atlanta, en est arrivé ces jours derniers.

M. Davesac Winship passe quelques jours à New York.

Mlle Berkerley Garrett-Brown reprendra, au Lucy Cobb Institute, à Athens, Geo, ses études, qu'elle poursuivra pendant deux années encore.

Le mariage de Mlle Denise Eugénie Lambert et de M. Sidney F. Landry sera célébré le jeudi, 19 décembre, à cinq heures, en l'église Sainte-Thérèse.

La dernière semaine écoulée a été celle des enfants; petits et grands, riches et pauvres se sont rendus à ce beau cirque où il y avait tant à voir et à admirer, et c'était vraiment plaisir d'entendre les rires provoqués par les *clowns* dont les lassis font les délices de ce public enfantin. Conviés par le directeur, M. Wallace, dont cet acte généreux peint mieux la grandeur d'âme que ne le pourraient des paroles, les orphelins y étaient en grand nombre et y ont fait provision de bonheur; pour s'en assurer il suffirait de pénétrer dans leur asile dont les murs résonnent encore de l'écho de la joie qu'a mis ce spectacle dans le cœur de ces pauvres petits êtres dont les plaisirs sont comptés.

Mme B. La Pice et son fils M. E. B. La Pice, arrivés de Lauderdale, Lac, sont descendus à l'hôtel Pickwick.

M. et Mme Henry Beer, arrivés d'Europe dernièrement, sont les hôtes de M. et Mme Bertrand Beer.

Mlle Mary Pitcher, accompagnée de son père M. George Pitcher, est partie lundi dernier pour Atlanta, où ils visiteront l'Exposition.

M. et Mme D. A. Chaffraix, arrivés à New York lundi, y ont passé quelques jours et feront une étape à St-Louis avant de rentrer à la Nouvelle-Orléans.

Mme Ashley Hurt et Mlle Bessie Hurt sont arrivées du Kentucky la semaine dernière.

Le mariage de Mlle Nellie Moses et de M. Eddie Johnson aura lieu le 4 décembre.

La réunion du Afternoon Progressive Euchre Club aura lieu mercredi après-midi, à deux heures, chez Mme Joseph P. Gore.

Mlle Alma Forstall qui était en visite chez Mme Albert Laplace est, de retour depuis mercredi.

Charmante, la réception donnée mardi dernier par le W. F. C. C. Peu d'invitations ayant été réexpédiées les salons de Mme Rauxet contenaient à grand'peine la foule qui s'y pressait. On s'y est fort amusé et c'est aux sons d'une admirable musique qu'on a dansé jusqu'à une heure très avancée. Parmi les invités citons: Mlles Binecks, Rauxet, Théard, Cabiro, Roquet, Monroes, Chalaron, Mordecai, Jasin, Gill, Weber, Philippi, Labarre, Vecchies, Charbonnet, Lafaye, Forstall, Debuys, Ferrandou, MM. Gill, Cabiro, Carrouché, Knoblach, Bruff, Cassanavette, Harris, Roquet, Weber, Chalaron, Hobson, Nobiom, Charbonnet, Wogan, Terry, Montagnet, Ferrandou, Legardeur, Carrouché et autres.

M. Joe T. Baddecke qui depuis environ un mois se trouvait à Atlanta en est revenu mardi dernier. Il va sans dire qu'il est ravi de son séjour dans cette jolie ville où tout est à la joie et au plaisir depuis l'ouverture de l'exposition. La dernière fête à laquelle M. Buddecke a pris part a été celle donnée le 25 novembre (Manhattan Day,) au Kimball House, par des messieurs de New-York. Cette réunion qui a été des plus brillantes était composée d'un monde d'élite. Au nombre des jeunes filles les plus remarquées se trouvaient: Mlles Martha Brown, Elizabeth Lonjoy, Ethel L. Lowry, d'Atlanta, Cornélia Van Holburg, Eda K. Vanderbilt, Emma Maud Andrews, Louise Marie Stuart, Aimée Leslie Hunter, Irma Dooley Toombs Marie Ethelyne Todd, Elyse Gibbs Morgan, de New-York; L. Denis, de la Nlle-Orléans; Anna Elsie Cleary, de Washington, D. C., et Elizabeth Venables, de la Virginie.

Mme Violett et Mlle Elia Violett, qui arrivent de Philadelphie, passeront l'hiver dans notre ville.

M. et Mme Boullemet avec leur petite famille, ont passé quelque temps avec Mme Delbondio, à Waveland, où le temps radoux qu'il y fait maintenant rend l'endroit bien agréable.

M et Mme Morrison Rea, à leur retour d'Atlanta, occuperont, avec M. J. Rea et le Dr et Mme Larue, leur jolie résidence de la rue Royale.

Les MM. Félix et Fernando Puig, A. et L. Lanaux, L. Villeré, Wilfred, Ernest et Edwin Miltenberger ont encore dernièrement passé une délicieuse journée à la Baie St-Louis, où ils comptent de nombreux amis.

Mlle Louise Rocquet et Mlle Louise Monroes se trouvent actuellement: pour quelques jours chez Mme Ulysse Laplace, à Laplace, Lac.

Mlles Bessie et Caroline Merrick sont parties pour Atlanta au commencement de la semaine.

Mlle Laura Pandely a fait un séjour des plus agréables chez Mlle Stéphanie Levert, qui est actuellement à St-John, son habitation à St-Martinville.

M. et Mme McColm passeront l'hiver à la Nouvelle-Orléans.

Mme M. J. Zunts et Mlle Susie Zunts, qui arrivent du Mississipi, demeureront quelque temps avec Mme James L. Bradford.

M. et Mme H. Lichtenstein seront, pendant une quinzaine de jours à Crowley, Lac.

Vingt-cinq années de mariage qui ont été autant d'années d'un bonheur sans mélange, voilà ce que fêtaient, jeudi dernier, M. et Mme J Pinckney Smith; voilà pourquoi leur jolie résidence était admirablement décorée, éclairée, ouverte et un véritable jardin où de nombreux amis se pressaient voulant offrir leurs félicitations et leurs vœux à ce couple si aimable et si aimé.

Pendant les deux heures qu'a duré la réception, une délicieuse musique n'est fait entendre, ajoutant au charme de la fête, pleine d'entrain. C'est d'une voix émue et en termes touchants que M. Smith a répondu aux toasts qui leur ont été adressés. L'abondance des cadeaux vient à l'appui de ce que nous disions au sujet de la très grande sympathie que M et Mme J. P. Smith inspirent à tous ceux qui les connaissent.

Mme Lucy Chapman ne reviendra pas à la Nouvelle-Orléans avant Noël.

Mlle Beatrie et Mlle Linda Miles actuellement à la Nlle-Orléans y passeront quelques jours.

Lettres d'écrivains.

Les lettres des écrivains d'aujourd'hui ont-elles la même valeur artistique et la même saveur de haut goût que les lettres des écrivains de la génération de 1830? Il est permis d'en douter, lorsqu'on a parcouru la correspondance inédite d'Hippolyte Lucas, poète distingué et critique érudit, mort en 1878, laissant une vaste collection d'autographes. Parmi les lettres qui lui furent adressées par les notabilités de la littérature, il en est qui sont de véritables modèles du genre et qui, sous le rapport du style épistolaire de chaque écrivain, donnent lieu à d'assez piquantes comparaisons.

Nous voyons figurer là, en première ligne, Chateaubriand, qui conserve dans sa correspondance un certain air de solennité et de grandeur. C'est de lui qu'on peut, dire surtout: "Le style, c'est l'homme." En 1832, il fut emprisonné quelque temps pour cause politique. La jeunesse d'alors prit fait et cause pour lui, et Hippolyte Lucas adressa une ode à son illustre compatriote, en témoignage de sympathie. Celui-ci répondit par ces lignes courtes, mais pleines de dignité:

"Votre ode, monsieur, est noble et belle, je vous en remercie sincèrement. Soyez tranquille sur mon sort. Je suis Breton, donc je ne puis être un traître."

Chateaubriand se souvenait de la devise de la Bretagne: *Potius mori, quam fedari.*

On retrouve encore la grande manière de l'auteur des *Martyrs* dans la lettre suivante relative à son tombeau qu'il s'était choisi, comme on sait, sur un rocher situé en face de Saint-Malo, sa ville natale.

"Je reçois, monsieur, votre lettre, avec les beaux vers que vous avez bien voulu adresser à ma tombe. J'y marche à grands pas, et dans quelques jours j'y reposerai. Le bruit des vagues m'empêchera d'entendre le bruit du monde. C'est à vous, monsieur mon compatriote, de soutenir de votre voix la cause de la religion que je n'abandonne pas, mais que je laisse en mourant à mes dignes successeurs. Croyez, je vous prie, que le nom d'un Breton sera toujours cher et agréable à un homme élevé sur nos bruyères et le long des flots qui baignent notre chère et pauvre Bretagne."

Nous voyons souvent reparaître, dans cette correpondance d'Hippolyte Lucas, le nom de Victor Hugo, qui fut très lié avec le critique du *Siècle*. Ses lettres visent moins à l'effet que celles de Chateaubriand, mais elles ont un cachet bien personnel. Dans les unes, on retrouve le procédé habituel du maître, qui est l'antithèse; dans les autres, on remarque beaucoup de spontanéité et d'abandon. C'est ainsi qu'il trace d'une main courante ce joli billet à la Henri IV:

"Comment! vous faites jouer une pièce qu'on dit charmante, et je n'en sais rien. Vous avez un succès et je ne suis pas là pour applaudir! Savez-vous mon cher poète que je vous en veux presque, et que je serais tenté de retourner contre vous le billet de Henri IV, au milieu d'un torrent de félicitations et d'injures? C'est égal, vous allez me faire le voyage de l'Odéon. En attendant, je vous aime à tort et à travers."

Cela est du meilleur goût, esprit et grâce, tout s'y trouve. Mais voici qu'à propos d'un ouvrage d'Hippolyte Lucas, sur le *Cid*, le poète rencontre sous sa plume le nom de Corneille, qu'il n'admirait pas sans réserve, et nous relevons le passage suivant:

"Votre livre est solide, est charmant. Vous placez le *Cid* un peu haut peut-être. Mais j'aime les fanatismes et les tendresses d'un esprit pour un autre esprit. Quant à moi, je préférerai toujours les créations aux œuvres de seconde main (au fond, vous êtes de mon avis, n'est-ce pas?) et je donnerais cinquante *Cid* pour un *Misanthrope*, et tout Corneille pour les soixante pages surhumaines, éparses dans le vieux *Dante*.

"Cela n'empêche pas votre livre d'être exquis, etc." Remarquons en passant à l'aide de quelle savante diplomatie Victor Hugo arrive à se concilier les opinions adverses, quand l'intérêt de sa gloire lui paraît être en jeu. Avec Hippolyte Lucas, il avait affaire à forte partie, à un critique qui, sans être classique, dans le sens étroit du mot, avait conservé le respect des traditions séculaires; il fallait prendre à son égard certains ménagements. Aussi lui écrit-il:

"La critique n'existe qu'à la condition d'être aussi la philosophie. Vous le comprenez, vous. Pourquoi? parce que vous êtes un poète, parce que vous êtes un artiste, parce que vous êtes un écrivain."

Quant à l'antithèse, il n'y renoncera, dit-il, que "lorsque le bon Dieu aura renoncé à la sienne, *le Jour et la Nuit*.

Et voici précisément une autre lettre de lui, qui n'a rien d'ailleurs, au fond d'excessif, et qui roule presque entièrement sur une antithèse:

"Je viens de relire, mon cher ami, votre gracieux volume: vos *Heures d'amour* sont amies de l'exil. Vous rendez-vous compte que vous êtes un charmant poète, pas *Racinien* du tout? Si l'on en croyait le critique, on n'achèterait pas le poète, et les *Heures d'amour* n'en seraient pas à leur quatrième édition. Mais vous avez le bonheur d'être plus fort comme homme de l'avenir que comme champion du passé, et vos vers, cher poète, triomphent de vos doctrines. Vous serez puni par le succès, c'est bien fait! Ah! vous voulez relever de Boileau et de Le Batteux en critique? Eh bien! votre poésie se révolte contre vous et vous bat. Elle ne relève, elle, que de l'éternelle nature. Elle a la grâce et le charme, elle est délicate et forte; elle pense et elle aime. Dites-en pis que prendre à présent, elle s'en fiche pas mal!"

La chute a de l'imprévu. Quant aux mots: "Pas *racinien* du tout", ils prouvent que Victor Hugo n'avait pas plus digéré Racine que Corneille.

Lamartine ignore les préparations savantes. Il écrit au courant de la plume, comme il pense et ses lettres sont quelquefois d'une éloquente simplicité, comme celle-ci, par exemple, qui révèle les misères du pauvre grand homme:

"Excuses un homme succombant sous l'excès du travail et des disgrâces. Je vous réponds au milieu d'une assemblée de cinq cents créanciers attendant leur miette de pain de ma plume. Que Dieu et le *Siècle* me soient en aide! Pouvez-vous m'obtenir l'insertion de l'article ci-joint? Mille sentiments de reconnaissance."

Apprend-il qu'un éditeur à qui, d'ailleurs, il faut bien le dire, il avait abandonné son droit de propriété sur un de ses romans, s'oppose à la représentation d'un opéra tiré de cet ouvrage, il s'écrie avec l'accent de l'honnête homme indigné, mais peu au courant des affaires de ce monde:

"Je suis désolé d'apprendre que le succès que je vous dois pourrait vous coûter un ennui. Sachez du moins que je n'y suis pour rien et que j'aurais rougi de spéculer sur votre bonté. L'idée même d'une pareille simonie ne m'aurait pas approché, etc."

Balzac, cet autre grand poète en prose, n'avait pas son pareil pour tourner une lettre de remerciements, si nous en jugeons par celle-ci:

"Monsieur, vous me paraissez un rival beaucoup trop dangereux pour que je vous fasse des compliments. J'ai lu avec trop de plaisir, pour qu'il ne s'y mêlât pas de crainte, votre joli roman. Agréez mes salutations inquiètes, et les vœux que je fais pour que vous soyez un paresseux...."

Que de choses entre ces lignes! Convenons qu'il est difficile d'être plus fin et plus courtois, et que Balzac se montre là un vrai gentilhomme de lettres.

Le style de George Sand tranche avec celui des lettres qui précèdent par un ton quelque peu dogmatique et raisonneur. Elle n'est pas, cependant, sans grandeur, cette profession de foi de l'auteur d'*Indiana*:

"Monsieur, je vous remercie de m'avoir écrit que vous étiez de mes amis, si c'est par sympathie pour des sentiments et des idées qui sont sincères et profonds en moi. Quant à mes talents et facultés, j'en fais bien bon marché, je vous jure, et on peut les critiquer sans m'étonner ni m'offenser.

"Je ne m'afflige que de l'hostilité personnelle, parce que je ne la mérite pas, ne l'ayant jamais provoquée et jamais rendue. Je m'afflige non pour moi, mais pour nous tous qui devrions, soit comme hommes, soit comme artistes, nous souvenir et nous aider chaque fois que nous faisons acte de conscience et de bonne foi. Nous devrions laisser au monde positif et froid la froide critique et nous réunir dans un idéal commun, au lieu de nous disséquer les uns les autres. Que gagnons-nous à nous annuler et à nous amoindrir continuellement? Nous ne faisons que rendre plus difficile la tâche que chacun de nous s'est imposée, en prenant une plume pour écrire contre le règne imbécile de la matière. Mais croyez que je n'oblige pas mes amis à admirer ce que je fais. Je ne saurais leur en donner l'exemple, et je leur suis bien plus reconnaissante de leur affection que de leurs applaudissements. Voilà pourquoi je vous remercie, monsieur, des sentiments que vous voulez bien m'exprimer."

Une autre femme qui s'est acquis dans la poésie une réputation légitime par un don d'émotion et de sensibilité vraies, nous avons nommé Marceline Valmore, écrivait ses lettres, comme ses vers avec tout son cœur. En voici un exemple:

"C'est donc vous, monsieur, qui daignez me chercher si loin; vous, dans ce bruit où l'on oublie tout, vous vous êtes souvenu que je suis là. Vous m'avez fait une part de ce trésor qui vient de révéler votre âme à tout ce qui est tendre et dur. Merci, monsieur, votre style me pénètre, parce qu'il est plein de chaleur et de goût. On ne fait pas des vers comme ceux que vous avez trouvés, sans comprendre la vie. A qui est-elle bonne et paisible? Il n'y a de vrai dans ce monde que la promesse d'un autre. Cette promesse est partout, dans les déchirements du cœur et dans l'amitié. Monsieur, qui nous retarde de mourir!...."

Comme tout cela est dit avec âme! et que de souffrance contenue il y a dans ce cri: "Qui nous retarde de mourir!"

On ne retrouve peut-être pas le même degré d'émotion dans la lettre suivante qu'Alfred de Vigny écrivit à Hippolyte Lucas lorsqu'il apprit qu'un jeune poète, Emile Rouland, venait de se suicider, au moment même où l'on représentait *Chatterton*.

"Je viens d'être vivement ému de cette fin déplorable. Quoi! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi. Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. Voilà un martyr de plus. Hélas! ai-je crié dans le désert...., etc...."

Il y a dans cette lettre quelque chose d'un peu théâtral, il faut bien le reconnaître, et, malgré la noblesse du style, elle est au moins humaine et, par conséquent, moins vraie que celle de Marceline Valmore.

La note fantaisiste dans la correspondance que nous venons de parcourir, est donnée par ce pauvre qui vient de fermer les yeux Alexandre Dumas et Théophile Gautier. Le premier dans un de ses moments d'humeur gasconne et bon enfant qui lui étaient familiers, écrit à Hippolyte Lucas:

"Mon cher confrère, soyez assez bon pour me faire passer à la postérité en disant dans le *Siècle*, que le voyage au Sinaï est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre."

Ou bien:

"Voulez-vous me permettre de vous recommander une pauvre chrétienne que Caligula met à mort lundi, et qui ressuscite le troisième jour. Soyez, je vous prie, un de ses apôtres."

Théophile Gautier n'est pas moins amusant lorsqu'il écrit:

"O Lucas, un article! un article! Il faut s'entr'aider en poésie, ne me méprisez pas, car vous avez la même infirmité que moi, *id est*, de rimer de trois lettres, plus ou moins, Métier lugubre! argent! santé et belles femmes!...."

Terminons par une lettre d'Anaïs Ségalas, un peu précieuse à la vérité, mais bien spirituelle.

"Monsieur, je viens vous faire une prière qui nous reporte un peu au temps des preux de la chevalerie. C'est bien vieux, n'est-ce pas? Il s'agit de défendre cinq victimes malheureuses et persécutées. Un monsieur P.... qui s'intitule de M.... vient d'attaquer les femmes poètes dans la *Revue des Deux Mondes*. Rendons-lui justice, il nous déteste toutes en général, mais il ne cite en particulier que cinq femmes, qui sont: Mmes Desbordes-Valmore, Tastu, de Girardin, Louise Colet et moi. Voulez-vous ramasser le gant qu'on nous a jeté, et répondre à M. de M.... dans quelque grand journal politique? Nous serons fières d'opposer un beau nom comme le vôtre à celui de cet illustre inconnu. Nous voulons que la réponse ait du retentissement et de l'autorité. C'est pour cela que nous nous adressons à vous. Si vous êtes assez bon pour accepter la tâche dont nous osons vous charger, nous vous en serons reconnaissantes. La vengeance est le plaisir des dieux et des femmes. Chacune de ces dames écrira à son chevalier pour le prier de la défendre et pour le remercier."

Eh bien! la lecture de ces lettres n'est-elle pas de quoi rendre rêveur?.... C'était une belle et heureuse époque que celle où des Chateaubriand, des Victor Hugo, des Balzac, s'ingéniaient à parer leurs lettres familières de toutes les grâces de leur esprit. Non seulement on se respectait entre confrères, mais on voulait et on savait être aimable. Les cartes postales et le téléphone ont changé tout cela. La rapidité des communications y a gagné. Mais où est-elle, cette fine fleur de délicatesse qui régissait les mœurs littéraires d'autrefois? Où sont les neiges d'antan?

Dans un café de l'Exposition d'Amsterdam. Un Français cherche à engager la conversation avec un Néerlandais qui fume placidement.

—Il est rare de tomber sur une bonne pipe comme celle-là, lui dit-il.

Après une minute de silence:

—Oui, répond tranquillement le Hollandais, surtout sans la casser!

Bec-Salé est à l'agonie; il s'évanouit.

—Vite de l'éther, des sels, du vinaigre.

On ne trouve, au fond d'un vieux placard, qu'une bouteille d'eau-de-vie aux trois quarts vide; faute de mieux, on place le goulot de la bouteille sous le nez en fleur du moribond.

Mais l'ivrogne, clignant de l'œil et tendant le bec avec un dernier sourire:

—Plus bas, mes amis, plus bas!

Deux amis se rencontrent:

Cela te ferait il plaisir de déjeuner avec moi?

—Le plus vif, sois-en certain.

—Cours chez toi, fais mettre un couvert de plus, dans un quart d'heure j'y suis.

Une maîtresse de maison à deux messieurs qui appuient leur tête sur le dossier d'un canapé:

—Je vous en prie, messieurs, ne vous appuyez pas sur l'étoffe, il n'y a pas de housse.

—Oh! ne craignez rien, madame, dit l'un, je ne mets jamais de pommade.

—Et moi, dit l'autre, qui est absolument chauve, je ne mets jamais de....cheveux.

Devant le marchand de vins du coin, Azor lève la patte sur un panier d'huîtres. Furieuse, l'écaillère apostrophe la maîtresse d'Azor, la concierge voisine:

—Vous ne pourriez pas empêcher votre sale chien d'asperger mes caucales?

—Laissez-le donc faire, il a mangé du citron!

---

nuages, s'était bouleversé le sang.

—Mais, pensait-elle, maintenant engagée dans une combinaison nouvelle depuis sa promenade devant les 'souvenirs et témoignages affectueux au docteur Barthowsky", quel soulagement si, elle aussi, pouvait s'en tirer comme cela, sans avoir à payer, sans rien débourser!

Au fait, n'étaient-elles pas des artistes aussi?.... Sans compter qu'elle avait failli avoir pour gendre un peintre.... un peintre distingué, ma foi!.... Qui sait? une parole bien sentie, émue, une allusion délicate au moment opportun, et le docteur Barthowsky comprendrait peut-être.

Et s'il comprenait, eh bien! le dernier petit ouvrage d'André Favier ferait l'affaire.... bien que Fauvette y tînt vraiment autant qu'à la prunelle de ses yeux,—c'était bien le cas de le dire!

Au moment même où, la figure rayonnante, Mme Bertini se félicitait de son ingénieuse combinaison,- la porte du cabinet de consultation s'ouvrit. Elle se précipita. Après deux heures d'attente, c'était enfin son tour!

—Le cas de Mlle Bertini est grave, fit l'éminent spécialiste.... fort grave.... et avant de prendre une décision qui....

—Mon Dieu! s'agirait-il d'une opération? interrompit intempestivement la mère de Fauvette.

—Précisément; je considère que c'est notre seul moyen d'action, et malgré l'aléa qu'il y a toujours dans une opération, celle-ci offre de si grandes chances de succès, qu'il ne nous est pas, je crois, permis d'hésiter.

Le docteur attendait un mot d'acquiescement, la manifestation d'une joie, d'une espérance au moins, chez la mère de Fauvette; mais le front de celle-ci, au contraire, s'était subitement rembruni.

Elle semblait en proie à une sorte de malaise.

Dans le secret espoir d'être devinée et d'en arriver à ses fins, elle avait adopté un air plus soucieux, plus consterné encore, qui ne laissait pas que de surprendre l'excellent homme, qui venait de parler de guérison presque certaine.

—Certes, finit-elle par déclarer en balbutiant, j'ai la plus grande confiance en votre science, monsieur le docteur, et mon plus cher désir serait de sauver la malheureuse enfant, mais ..... ces opérations sont coûteuses..... fort coûteuses.... et quand on n'est pas riche....

—Oh! ne vous préoccupez pas de cela, madame! se hâta de dire le docteur avec son air bon enfant; le malheur de mademoiselle votre fille m'intéresse et je serai très-heureux de lui être utile.

—C'est trop de bonté! fit-elle en minaudant, avec un soulagement réel.... Vous me voyez confondue, et nous vous aurons une reconnaissance éternelle ... Et vous voudrez bien, du moins, accepter un petit souvenir, un rien, une bagatelle... Je ne voudrais pas vraiment...

Et, ravie de son stratagème qui ne pouvait pas laisser d'équivoque dans l'esprit du docteur sur la façon dont elle comptait lui payer ses honoraires, elle le quitta avec une grâce qu'il ne lui avait jamais vue.

V.

Quand Mme Bertini communiqua à la jeune aveugle l'avis formel du docteur, elle se heurta à une inertie absolue.

—A quoi bon? soupirait-elle en balançant avec mélancolie sa jolie tête fine; je ne souffre de rien et ne demande que le repos,

Que lui importait la vue des choses du monde?— Il faisait si nuit dans son cœur que la nuit extérieure ne l'épouvantait pas.

Alors, Mme Bertini raisonna sa fille, et il ne fallut rien du moins que quelques insinuations blessantes, de nouvelles allusions à sa vie qu'elle devait gagner pour réveiller la malheureuse enfant de sa torpeur douloureuse; un matin, avec un accent de profond découragement elle s'écria:

—Eh bien! puisqu'il le faut, faites de moi tout ce que vous voudrez!

Une satisfaction émue éclaira la figure du célèbre spécialiste: l'amour de sa science, sans doute, un triomphe de plus qui s'ajoutait à ses triomphes passés!

En réalité, l'ami de Fauvette éprouvait une joie d'une toute autre nature. Dans le silence sévère de son cabinet, dans la recherche constante du progrès dans la science, au milieu du travail le plus ardu, souffle pur rafraîchissait son front brûlant. Une obsession qu'il était impuissant à chasser, une vision troublante, enveloppante, s'interposait entre son travail et sa volonté: Fauvette!.... Fauvette!.... Il l'aimait donc?.... Oui, elle était pour lui, prisonnier du travail, l'oiseau qui invite à l'envolée, qui chante la jeunesse, l'espoir au cœur qui s'ignore lui-même:—réveil du matin sur le tard de la vie, étincelle qui embrasse les ardeurs endormies.

Et dans ce